

acheve de les amollir, il corrompt visiblement les principes de toute la nation.

D'abord l'industrie est frugale, sans être incompatible avec la générosité. Bornée à ce qui intéresse le nécessaire, renfermée dans une jouissance modérée des biens de la vie, elle emploie volontiers son petit superflu en libéralités & en largesses. Mais, à mesure que l'industrie augmente les richesses, elle augmente aussi le goût de l'opulence : l'amour de l'argent étant l'ouvrage de l'imagination, & non du sentiment, on ne s'en rassasie point ; on se dégoûte des objets des passions naturelles : il n'est point d'habitude qui se fortifie plus par l'usage que celle d'amasser de l'argent. Un homme qui l'a contractée s'en occupe tout entier ; il y concentre toutes ses vues. Rien n'égale à ses yeux la satisfaction de grossir ses trésors. Ainsi tout marchand qui vise à l'opulence doit par cela même devenir industriel, & ce qui le rend industriel, doit le rendre avare. Or ce qui est vrai du particulier, l'est aussi du corps entier d'une nation qui commerce. Si cette nation trafique pour s'enrichir, si sa dernière fin est d'arriver à l'opulence, & si, dans cet esprit, les chefs même de cette nation sont des commerçans, le caractère prédominant de tout le corps sera une industrieuse avarice. On ira fouiller dans tous les climats ; on bravera toutes les mers pour satisfaire aux besoins de l'avarice & du luxe.

“ A cette autorité si grave, poursuit M<sup>r</sup>.